

Au bord de l'eau, juste à côté de la route qui longe le littoral et dominant les bâtiments de stockage dispersés tout autour, *Le Phare des eaux de la terre* est planté dans la steppe comme une gigantesque pointe de lance, un cornet en béton ou un objet fantasque pour une couverture d'un 33 t des Who ou des Pink Floyd.

Tard dans la nuit, parfois, des lumières de couleurs dessinent de longues stries sur sa coque et l'illuminent de bleu, de blanc ou de vert puis disparaissent. Tout en haut sur le bord qui s'évase en cratère, une écriture lumineuse aux couleurs changeantes, rouge, verte, blanc ou bleue apparaît de temps en temps et annonce en langage sémaphore : *Le Phare des eaux de la terre*.

Tout autour ce sont des hangars de tôle, neufs ; on ne voit aucune silhouette humaine. Devant, c'est la mer, le large, des bateaux à l'ancrage qui attendent. Il y a peu de temps encore ici il y avait deux grandes plages sauvages, d'un côté celle du Galéjon, de l'autre Gloria.

C'est un château d'eau construit pour servir de réserve en cas d'incendie dans les hangars, un château en bordure d'un terrain de préhistoire. Car ici, hangars ou pas, c'est un monde sans âge. On peut y avoir été enfant, vieux ou adolescent et dans n'importe quel ordre. Pas de repères pour le temps avant ni pour le temps à venir.



C'est une terre toujours ramenée à ses débuts, toujours recommencée au départ, où rien ne dure ; un désert d'alluvions grises d'où remonte le sel par plaques blanches scintillantes, de buissons de salicornes au gris-vert incertain, de touffes d'ajoncs aux pointes acérées.

C'est une terre de limon saumâtre dont on ne tire rien, un marais insalubre que parcourent des roubines d'eau grise et épaisse, peuplées de carpes, d'anguilles, de poissons-chats et quelquefois de ragondins. C'est une steppe infinie, pénible à la marche, un monde de vent, de sel et de moustiques. Un monde pour la pâture des taureaux sauvages, des chevaux. Et jamais d'eau pour boire.

Tout au long de l'année, un vent impitoyable se répand furieusement ici, sur les terres finissantes de l'ancien estuaire du Rhône et repousse vers la mer tout ce qui depuis Arles se trouve sur son passage : des sachets de plastique, toutes sortes de papiers d'emballage abandonnés au bord des routes et des pelotes de minces tiges séchées de saladelles. C'est un vent de bourrasques froides en toute saison qui coupe la respiration et gifle sans répit, à pleines poignées de sable, les visages, les mains et les jambes nues.

Dès novembre, les couleurs y paraissent plus sombres, le gris du limon sec se fait poussiéreux, les roseaux sont d'un vert presque noir parsemé de brun-rouge et les salicornes ne sont plus que faiblement vertes : l'ensemble tire vers un roux éteint et tout cela donne une impression de grande dureté au paysage. La mer est bleu foncé sous le ciel pâle. Elle est d'une hostilité franche, froide, inquiétante.

Jusque vers la fin des années soixante, il n'y avait pratiquement que quatre raisons de se trouver là. Toutes les quatre ont maintenant définitivement disparu, mais on en devine facilement l'empreinte laissée dans le paysage. Ces raisons n'étaient pas étrangères au paysage, elles résultaient de cette puissance de vie irraisonnée et sans motif qui fait la nature même du vivant, de cette sorte de

poussée instinctive profonde qui est finalement la seule explication à la longévité de la vie sur les terres difficiles.

À l'heure où les lumières hautes du château d'eau affichent pour les bateaux du large cette étrange enseigne : « Le Phare des eaux de la terre », on pouvait voir par ici des ombres qui s'affairaient le long des roubines. Des braconniers venaient jusque là pour y poser de nuit des pièges pour les sangliers ou les lapins avec bien moins de risques qu'ailleurs de se faire repérer. Pendant les mouvements de remplissage des marais salants certains venaient récupérer après la tombée du jour les petits maquereaux et les jols restés prisonniers par bancs entiers derrière les martelières. Les braconniers les plus nombreux venaient surtout pour les anguilles.

D'autres visiteurs hantaient quelquefois la plage du Galéjon la nuit, ils venaient en voiture et allumaient des feux sur la plage qu'ils éteignaient tout juste après avoir récupéré les colis que leur amenaient par barques ceux dont la tâche était de retrouver sur la mer en pleine nuit les ballots flottants, de drogue pour la plupart, jetés des cargos.

Le Phare des eaux de la terre

Il existe encore, et souvent vers le Sud, des endroits étranges où le temps s'efface. On y trouve une mer qui assiège la terre, par la rage de son écume ou le sel des embruns. On y marche la tête baissée pour voir le sable sous ses pieds. Puis le regard porte beau, les yeux plissés vers le large. Une larme apparaît parfois, au-dessus du coin des lèvres. Tiens, le vent est fort aujourd'hui.

Et pourquoi est-on là, à regarder l'eau et fixement la mer ?

Derrière, à gauche, les flamands ont les pattes roses. La faute aux parents, aux grands parents, ils ont tellement péché dans l'eau des marais salants. Que voulez-vous, on mangeait bien à cette époque et on ne regardait pas à la dépense.

Derrière, à droite, des conteneurs eux aussi colorés s'entassent, à perte de vue, joyeux gâteaux d'anniversaires surmontés de la flamme des torchères en guise de bougies.

Le bruit du silence est étrange, inhabituel. Le bruissement des eaux de la Camargue se superposant aux rouages mécaniques du transport mondial. Sur l'eau glissent les porte-conteneurs venus d'Inde ou de Chine. Sur la terre roulent les semis vers la Pologne ou les Balkans.

Et pourquoi est-on là, à regarder fixement le bleu et le ciel ?

C'est qu'on a 2 600 tonnes à réceptionner.

Gigantesque château de sable au bord de la mer. Rempli d'eau dans ses parois de sable, de graviers et d'armatures en acier, coulées patiemment.

Quelques chiffres :

Les coffrages en bois ont tous 60 centimètres de hauteur, un peu plus d'une coudée. Ils ont laissé leur empreinte sur la peau de l'ouvrage. Il a fallu 600 jours pour édifier ses 61 levées. La cuve d'eau, d'un diamètre de 18 m pour 7 m de haut, est portée par une tour de 30 m. L'acrotère est inclinée, pour se protéger des vents violents, et culmine à 39,53 NGF. La hauteur totale est donc de 36,16 m.

Le projet porte sur la mémoire du paysage, et la composition de l'ouvrage est classique. L'ancrage au sol, le corps central, et l'accroche au ciel correspondent à la vision que l'on peut avoir de ses trois échelles. Celle du lieu, celle du site, et celle du territoire.

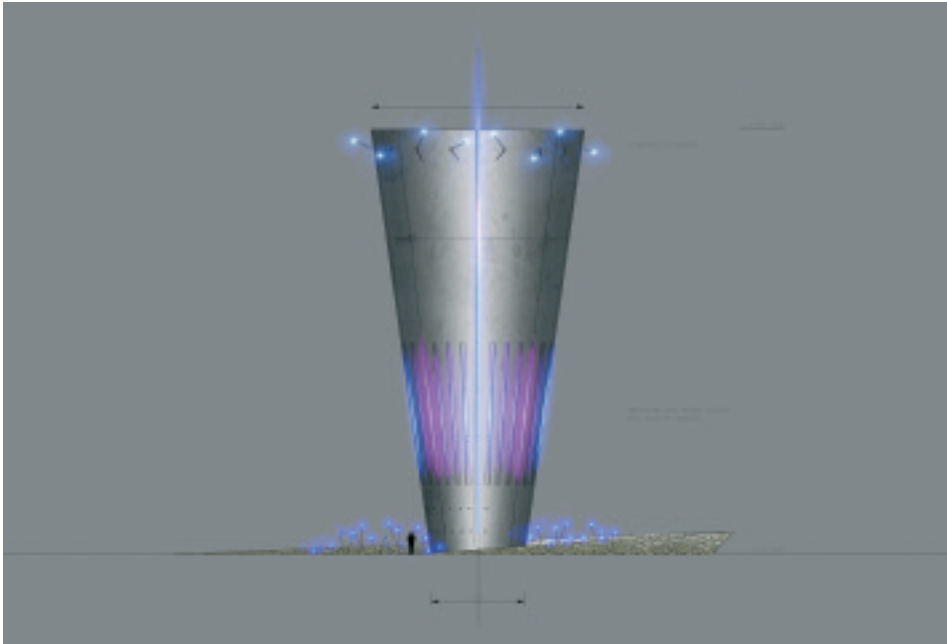
Et puis la nuit, dans l'axe de la darse qui guide les navires, une phrase de couleur apparaît dans le ciel et accueille les marins. Le bâtiment a belle enseigne : LE PHARE DES EAUX DE LA TERRE.

Merci François.*

L'architecture est le témoignage de la conscience de son époque. Comme un langage, en reliant des objets isolés peuvent naître des phrases qui deviennent à leur tour nouvelles ou romans, navires, bâtiments ou ouvrages d'art.

Thierry Van de Wyngaert

* François Migeon est concepteur lumière, *Grandeur nature*.



Château d'eau du Distriport à Fos-sur-Mer

Capacité : 1300 m³

Maître d'ouvrage : Port Autonome de Marseille

Architecte : Thierry Van de Wyngaert

BET : SOGREAH et EGCEM

Consultant : Grandeur Nature, concepteur lumière

Entreprise : DLE (Devin-Lemarchand Environnement)

